

Maurice Drumlewicz

Tribulations d'un jeune Juif polonais en URSS entre 1939 et 1946

Paris, Fauves Éditions, 2021, 232 pages

Suzanna Eibuszyc

Memory Is Our Home. Loss and Remembering: Three Generations in Poland and Russia, 1917-1960s

Stuttgart, Noëma, 2021, 266 pages

Maurice Krengel

Golda. Une enfant au goulag

Paris, L'Harmattan, 2016, 188 pages

Près de deux millions de Juifs (sur les dix qui vivaient en Europe et en URSS) ont survécu à la Shoah en territoire soviétique non occupé, dont environ 230 000 Juifs polonais. Longtemps concentrée sur la survie sur place, en Pologne, et plus généralement en Europe occupée, l'historiographie a récemment décentré l'analyse vers l'Est afin de repenser la survie par la mobilité, au croisement de l'étude de la fuite des populations civiles et des politiques stalinienne d'évacuation, de soviétisation et de déportation¹³. Les archives soviétiques et la documentation des organismes juifs ont joué un rôle ; toutefois, ce renouveau historiographique s'est appuyé pour une grande part sur les témoignages écrits et audiovisuels. Trois récits publiés récemment et relatifs à trois cas de Juifs polonais ayant survécu à la guerre en Union soviétique permettent d'envisager cette expérience au plus près.

Ces trois publications interrogent la fabrique du témoignage dans sa diversité. Celle de Maurice Drumlewicz s'appuie sur deux conférences données en 2005 et sur un récit recueilli, enregistré et retranscrit en 2000 par sa petite-fille. Le texte combine donc un propos destiné à un large public et un témoignage plus intime, entrecoupé de questions et de relances, d'évocations et de souvenirs. Ce rôle déterminant d'un tiers dans l'élaboration du témoignage se retrouve dans les deux autres ouvrages. Dans le deuxième opus, le récit de Golda, celle-ci n'est pas l'auteur mais bien l'objet du texte : sa parole est sollicitée, recueillie, accompagnée et établie par Maurice Krengel à partir d'une série d'entretiens. Cette Golda, d'ailleurs, ne donne jamais son patronyme, dans une combinaison de dévoilement et d'effacement de soi. Le récit édité par Suzanna Eibuszyc, enfin, est aussi le produit de ce travail de médiation. Suzanna

13 Thomas Chopard, « Survivre à la Shoah en Union soviétique : nouvelles perspectives historiographiques », *Cahiers du monde russe*, 63/3-4, 2022, p. 820-825.

est en effet née après la guerre, et sa famille a fui la Pologne en 1967, au cours de la virulente campagne antisémite qui sévissait alors dans le pays. Ces mémoires s'appuient sur ses souvenirs, ainsi que sur les récits et les journaux tenus par sa mère, Roma Talasiewicz-Eibuszyc, et les souvenirs qu'elle a confiés à sa fille. Pour cette raison, et contrairement aux autres récits centrés sur la guerre, celui-ci couvre une période plus longue, de l'indépendance polonaise en 1918 au départ de la famille.

Dans ces trois ouvrages, le travail d'édition permet d'apporter des précisions afin d'explicitier le propos du témoignage. Les incises se font parfois commentaire, mentionnent d'autres sources, l'historiographie existante et reflètent parfois la perplexité, l'indécision et les hypothèses des proches. Ces éléments du texte soulignent un élément constitutif des témoignages sur la Shoah, y compris ceux qui semblent relever au plus profond d'une écriture de l'intime : le dialogue avec les récits préexistants, l'articulation plus ou moins adroite avec l'historiographie et, ce faisant, la volonté d'apporter un témoignage personnel, mais aussi de nourrir un discours historique.

Les trois témoins doivent leur survie au fait d'avoir été contraints de se déplacer vers l'Est depuis leur Pologne natale au cours de la guerre. Leurs expériences toutefois varient et dessinent les contours d'une diversité de cas. Maurice Drumlewicz retrace son parcours aux premiers jours de la guerre. Né à Zelechow, résidant un temps à Varsovie, il tente de retrouver son frère, mobilisé dans l'armée polonaise et prisonnier de guerre par les Soviétiques : « Le matin, je suis parti de Pologne, le soir j'étais en Union soviétique. À Brest-Litovsk. Entre-temps, un mur est tombé. La frontière a été établie entre la Russie et l'Allemagne, impossible de faire demi-tour. Il n'y avait plus de retour possible » (p. 41). Brest était situé dans la Pologne de l'entre-deux-guerres et c'est l'annexion soviétique de la Biélorussie occidentale qui fait basculer Maurice du côté soviétique. Son initiative lui sauve la vie : d'une fratrie de dix, Maurice et son frère sont, au sortir de la guerre, les seuls survivants. Les pages qui retracent ensuite l'expérience en URSS illustrent « l'art de survivre » (p. 101) développé par Maurice et son frère. Elles évoquent les nombreux emplois, les travaux journaliers qu'ils acceptent pour obtenir un maigre revenu ou de la nourriture, en particulier avant 1941, où leur situation est précaire et illégale. L'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie et ses alliés le 22 juin 1941 marque un tournant et une nouvelle fuite, d'abord vers Taganrog, près de la mer Noire, puis vers Stalingrad et enfin Astrakhan, Tachkent et le Kirghizistan – à des milliers de kilomètres de la Pologne. Le récit témoigne, non d'une grande fuite vers l'Est, mais d'une série de mouvements successifs qui conduisent in fine en Asie centrale, territoire qui en vient à incarner l'évacuation soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale. Maurice et son frère ne semblent pas avoir bénéficié des politiques d'évacuation mises en place par les autorités soviétiques, mais témoignent d'un phénomène d'auto-évacuation orienté par les décisions officielles et qui se greffe sur les convois organisés. Autre phénomène à l'œuvre dans le témoignage, celui de la mobilisation dans l'économie de guerre qui

n'épargne pas ces deux citoyens polonais. Maurice Drumlewicz est ainsi envoyé à Nijni Taguil, ville emblématique de l'industrie d'armement et du travail forcé. Son expérience souligne la porosité entre les différents groupes de travailleurs : travailleurs forcés, prisonniers de guerre, travailleurs libres sous discipline quasi carcérale, travailleurs libres de circuler. La trajectoire de Maurice en territoire soviétique se poursuit à Mariinsk, ville industrielle située en Sibérie occidentale dans le bassin minier du Kouzbass, où s'était repliée l'industrie pendant la guerre. Fuites répétées, évacuation, mobilisation dans l'industrie de guerre participent successivement à infléchir son parcours et celui de son frère, avant leur retour en Pologne, une impossible réinstallation dans leur ville natale de Zelechow et un nouveau départ vers les camps de personnes déplacées en Allemagne.

Roma Talasiewicz-Eibuszyc, elle, suit un parcours relativement semblable. Elle fuit à Bialystok, alors annexée à l'Union soviétique, mais ne parvient pas à échapper aux pressions des autorités soviétiques. Faute de pouvoir survivre par elle-même, elle s'enrôle dans l'économie soviétique, est d'abord envoyée dans un kolkhoze puis trouve un emploi dans la ville de Saratov, où elle rencontre le futur père de Suzanna, Abram. Début 1942, avec l'avancée des troupes allemandes, les deux jeunes gens s'enrôlent dans l'armée polonaise constituée en URSS – dite armée Anders, du nom du général qui la commande – et rejoignent l'Ouzbékistan. Ils sont rapidement démobilisés, tant pour des raisons de santé qu'à cause de l'antisémitisme qui exclut de façon quasi systématique les Juifs de cette armée polonaise.

Ainsi que le souligne le fait d'avoir confié la préface du témoignage de Maurice Drumlewicz à Annette Wiewiorka, cette expérience de fuite et de survie en territoire soviétique s'inscrit désormais dans une histoire et une historiographie de la Shoah dans sa dimension globale, qui prend plus nettement en compte les questions de mobilité pour analyser les réponses individuelles et collectives aux persécutions antisémites perpétrées sur le continent européen. Les trois récits s'accordent à souligner le rôle déterminant, dans le départ des violences, des premiers jours de l'occupation allemande : le travail forcé, les coups, les vexations, les exactions, les exécutions sommaires, l'incendie de la synagogue dans le cas de Golda. Ils contraignent le lecteur à envisager une chronologie élargie de la persécution antisémite. Cette intégration de l'expérience soviétique à l'histoire de la Shoah semble aujourd'hui actée, mais n'allait pas de soi. Notamment parce qu'elle recoupe celle des déplacements forcés en URSS vers l'univers du goulag. Que l'on pense au témoignage précoce de Julius Margolin, militant sioniste installé en Palestine mandataire et de passage en Pologne en 1939, pris dans les rets du conflit et des politiques d'annexion soviétiques, et envoyé au goulag. Son long témoignage, initialement paru en 1949 et republié en 2010¹⁴, fut au cœur du procès Kravchenko intenté par Les Lettres françaises sur la

14 Julius Margolin, *La Condition inhumaine. Cinq ans dans les camps de concentration soviétiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1949 ; republié dans une version complétée : Julius Margolin, *Voyage au pays des Ze-Ka*, Paris, Le Bruit du Temps, 2010.

véracité des récits sur le goulag. Ce cas est emblématique d'une première réception de ces témoignages de survivants ayant perdu tous leurs proches dans l'extermination et pourtant diserts sur cette expérience de la Shoah, dont la dimension juive fut très largement occultée. Au-delà de la préface d'Annette Wiewiorka, le témoignage de Maurice Drumlewicz est hanté par la Shoah et revient, au cours de son récit, sur ce qu'il sait du sort de ses proches. La bifurcation des frères vers l'Est participe pleinement d'une communauté de destin des Juifs polonais. De façon relativement différente, le témoignage de Golda s'attache plutôt à décrire les violences staliniennes et comment cette expérience en territoire soviétique peine à se comparer à la survie en zone occupée car, selon elle, « en Russie, on avait vécu des moments dramatiques. On pensait que c'était le pire, que nous avions souffert le plus. Mais, en apprenant ce qui s'était passé ailleurs, en écoutant les récits des survivants, on réalisait que cela avait été dérisoire par rapport à eux. [...] Cela avait été très dur, mais par chance on avait survécu » (p. 110).

Le récit de Golda ne diffère pourtant pas beaucoup de celui de Maurice Drumlewicz. Née à Warka, au sud de Varsovie, elle fuit avec sa famille à l'automne 1939, elle aussi vers Brest-Litovsk. En 1940, elle décrit le fait que son père est condamné comme « juif, un élément indésirable, politiquement et socialement dangereux » ; la catégorie ne correspond pas exactement aux nomenclatures soviétiques et le récit dépeint l'univers des déplacés spéciaux soumis au travail forcé. Il semble donc que la famille ait été déportée en juin 1940 comme « réfugiée », c'est-à-dire qu'ils aient été considérés comme des citoyens polonais ayant fui en URSS et refusé de prendre la citoyenneté soviétique. Cette condamnation administrative conduit toute la famille vers les régions inhospitalières de la République autonome des Komis, dans le grand Nord soviétique... qualifiée par Golda de « Sibérie » (p. 59). Maurice Drumlewicz témoigne lui aussi de la prégnance de la Sibérie et du camp de travaux forcés dans l'imaginaire de la déportation, tandis qu'il évite de justesse, et son frère avec lui, la relégation en 1940. De façon générale, dans ces témoignages, beaucoup d'éléments sont approximatifs lorsqu'il s'agit de décrire la géographie du territoire soviétique ou les particularités de son organisation sociale. Ce qui n'est pas un défaut : l'approximation souligne au contraire l'incroyable perte de repères de ces jeunes Juifs polonais traversant les vastes étendues soviétiques et la façon dont ils tentent de se rattacher au peu de références qu'ils possèdent, y compris longtemps après-guerre.

Golda décrit des conditions de relégation d'une extrême dureté. Une jeune sœur, née en 1942, décède rapidement de maladie. Pour la famille, l'entrée en guerre de l'Allemagne marque un nouveau départ en raison de l'amnistie progressive des condamnés polonais de 1940. Comme Maurice Drumlewicz, la famille est attirée par l'Asie centrale, le Kirghizistan puis le Kazakhstan, où elle se considère relativement épargnée en comparaison de la déportation.

Le regard extérieur de témoins qui sont aussi étrangers permet d'aborder d'un œil souvent critique la société soviétique, formant ainsi autant de sources précieuses

sur l'URSS en guerre. Les trois témoignages ici recensés soulignent la confrontation brutale aux pratiques d'alors, aux pénuries, au marché noir, aux pots-de-vin permanents, aux arrangements, à la débrouille, en dépit de règles très rigides – y compris pour ces Juifs polonais qui, en raison de leurs choix politiques, pouvaient avoir une relative sympathie pour le régime communiste. Un autre thème commun aux trois témoignages tient dans la possibilité de s'insérer dans l'économie soviétique en guerre du fait de leurs compétences. Le père de Golda comme Maurice Drumlewicz étaient tailleurs et leurs talents sont valorisés dans un pays en guerre, en particulier dans les zones reculées où chaque fonctionnaire, chaque officier se presse avec son coupon de tissu pour se faire confectionner de nouveaux habits. À l'inverse, l'isolement d'Abram et Roma Eibuszyc apparaît comme dramatique. En Ouzbékistan, les deux Juifs polonais exilés sont confrontés à une situation désespérée : « Abram et moi avons commencé à discuter de mettre fin à nos jours. Nous étions seuls, sans famille, vulnérables et piégés » (p. 216).

Les trois témoignages ne s'achèvent pas sur la dispersion à travers tout le territoire soviétique, depuis le Nord de la relégation à la Sibérie et l'Asie centrale. Ces récits de persécution sont aussi des récits de migration et se closent sur le retour vers l'Ouest. Si tous font étape en Pologne, ces survivants sont systématiquement confrontés à la disparition de leurs proches, aux destructions matérielles et à des poussées d'antisémitisme. Tandis que la famille Eibuszyc tente de se réinstaller, les deux autres optent pour une émigration ultérieure, via les camps de personnes déplacées. La question se pose, en particulier, de savoir comment Maurice et Golda ont in fine émigré en France. Les deux récits soulignent le rôle des émigrations familiales passées dans ce choix, tout en évoquant les difficultés à l'installation, le fait de ne pas maîtriser la langue, le manque de logement, etc. Golda évoque ainsi longuement l'intégration de sa famille et retrace une expérience qui, avec la réinstallation, s'étale sur plus d'une décennie.

Thomas Chopard

« The Photography of Persecution. Pictures of the Holocaust. »

Colloque tenu du mercredi 22 juin au vendredi 24 juin 2022, organisé par The American University of Paris en partenariat avec l'École des hautes études en sciences sociales, le Centre national de la recherche scientifique, la Gedenk- und Bildungsstätte am historischen Ort der Besprechung am Wannsee et Boston University

Le colloque international « The Photography of Persecution. Pictures of the Holocaust », organisé par Tal Bruttman, Sarah Gensburger, Christoph Kreutzmüller, Constance Pâris de Bollardièrre, Brian Schiff et Jonathan Zaitlin, s'est tenu du 22 au 24 juin 2022 à The American University of Paris dans le cadre des activités du George